L' ESPAGNE: UN REGARD DICHOTOMIQUE

LYDIA FERNÁNDEZ
Universidad Pompeu Fabra de Barcelona

RESUMEN

Durante muchos años a España le ha costado deshacerse de un mito cuyas raíces provenían de una realidad política propia, su división política. El estudio lexicológico de las principales designaciones sociopolíticas y de la palabra temática-clave *España*, durante los últimos años del franquismo, la transición y los primeros años socialistas, demuestra que la mirada que Francia dirigió a España a través de su periódico más prestigioso *Le Monde*, se desdobla casi de forma persistente ya sea para poder entender los acontecimientos que allá se desarrollan, o para poder explicar la nueva imagen que se está construyendo. El estudio del funcionamiento de un discurso mediático determinado que engloba, en un solo corpus, dieciseis años de vida política, nos permite captar un mecanismo de regulación en la construcción del sentido, el de la repetición.

Palabras clave: España, *Le Monde*, imagen, discurso, léxico

RÉSUMÉ

L'Espagne a eu du mal, pendant de longues années, à se défaire d'un mythe qui avait pris ses racines dans une certaine réalité politique qui lui était propre, la division politique. L'étude lexicologique des désignants sociopolitiques majeurs et du mot-thème *Espagne*, au cours des dernières années du franquisme, de la transition et des premières années socialistes, révèle que le regard porté sur l'Espagne par la France, à travers son quotidien le plus prestigieux *Le Monde*, se dédouble presque constamment soit pour mieux comprendre les événements qui s'y déroulent soit pour mieux expliquer la nouvelle image qui se construit. L'approche du fonctionnement global d'un discours médiatique déterminé portant sur seize années permet ainsi de comprendre essentiellement un mécanisme de régulation dans la production de sens, celui de la répétition.

Mots-clés: Espagne, *Le Monde*, image, discours, lexique.

ABSTRACT

Spain has struggled for many years to rid itself of a myth arising from its own brand of political reality - political division. A lexicological study of the major socio-political designators as well as the lexical/thematic item *Spain*, embracing the latter years of the Franco period, the interim period of political transition, and the early years of government under the Socialists provides us with a vision of how Spain is seen from France, though the pages of its flagship newspaper, *Le Monde*. Each lexical/thematic item is reported on from both the positive and negative sides, in an attempt to achieve greater comprehension of ongoing events, as well as to provide an accurate account of the new image of a country in the making. Thus an approach to the overall functioning of discourse in a specific newspaper over a period of sixteen years provides powerful insights into a regulation mechanism (in the form of repetition) involved in the creation of meaning.

Keywords: *Le Monde*, image, discourse, lexical/thematic item.

1. CADRE GÉNÉRAL.

Dans le cadre de la faculté de traduction et d'interprétation où nous travaillons, il est indispensable de ne pas perdre de vue dans les matières que nous enseignons (langue et traduction essentiellement) la dimension culturelle des textes que nous proposons aux élèves. Dans cette perspective, il nous a semblé cohérent de faire tout d'abord une approche globale d'un type de discours primodial dans la circulation des connaissances réciproques, le discours médiatique[1]. C'est donc dans cet objectif-là que nous avons choisi d'analyser un quotidien de référence constante, *Le Monde*, qui parle de l'Espagne et des Espagnols aux Français, au cours de trois périodes de nature politique différente, lorsque les événements faisaient la Une du journal.

Appréhender l'Autre n'est pas souvent une tâche facile, surtout dans un journal tel que celui-ci, qui essaie de minimiser autant que possible toute marque visuelle et linguistique qui serait révélatrice d'une idée *pré-conçue*. Pour ce faire, nous avons sélectionné quatre-vingt quinze articles qui traitaient de dix-neuf événements politiques essentiellement ou du moins d'événements dépendant directement de cet aspect. Cet ensemble d'articles qui constitua le corpus d'une étude plus spécifique (Fernández 1998) nous a servi de point de départ pour une réflexion qui porte cette fois-ci, dans le cadre de ce colloque sur les relations culturelles entre l'Espage et les pays francophones, sur la perception globale de l' image que tout lecteur averti se sera formée de l'Espagne et des Espagnols au cours des années 1969-1985. Nous présenterons ici les conclusions auxquelles nous sommes parvenues en ce qui concerne les protagonistes de ce fragment de l'histoire espagnole, ceux dont on a tant parlé au cours de ces années, et en ce qui concerne l'Espagne, en tant que référant de base.

2. UNE ENTRÉE FORMELLE DANS LE DISCOURS ÉCRIT : LES MOTS.

Afin de rendre signifiant le corpus que nous avons choisi, nous avons opté pour une entrée systématique au texte, qui consiste à quantifier une unité de recherche, le mot. Pour cela nous avons eu recours aux méthodes de la *lexicométrie* qui nous a fourni toutes les données indispensables pour une approche globale du discours. En effet, cette procédure d'analyse du

1.-Nous travaillons, d'autre part, à partir de différents corpus (dont *Le Monde Diplomatique*) au sein du groupe intitulé "Análisis contrastivo de los elementos conectores de la argumentación y de los elementos temporales en textos de especialidad (francés/castellano, inglés/castellano)" Proyecto PB 95-0985-C03-01 du Ministerio de Educación y Ciencia.

mot renvoie des informations de toutes sortes sur le corpus, relevant à la fois d'une approche quantitative (fondée sur l'aspect fréquentiel des mots) mais aussi d'une approche qualitative puisqu'elle aborde les mots sur l'axe paradigmatique et sur l'axe syntagmatique. Mais nous ne devons pas oublier que l'analyste doit tenir compte, par souci de fidélité à l'approche communicative, de tous les paramètres qui contribuent à une description sémantique globale. Aussi faut-il envisager la lexicométrie comme un simple outil de travail élémentaire pour pouvoir dépouiller un corpus tel que le nôtre. Les résultats que nous obtenons sont très précis et variés (Maingueneau 1991: 48-70; Lebart et Salem, 1988) et répondent à des besoins spécifiques: nous avons, tout d'abord, tous les *index* - hiérarchiques et alpabétiques - des fréquences du corpus, ensuite, la *répartition des formes et des occurrences* pour chaque période étudiée (ici trois: la période des dernières années du franquisme, la période de la transition démocratique et la période des premières années socialistes), puis les *listes des concordances et des contextes* des formes les plus fréquentes, et enfin les *mots spécifiques* de chaque période (avec aussi les concordances et les contextes pour chacun d'entre eux).

Parler du sens du mot et de sa fonction référentielle n'est certes pas l'objectif de ce travail, mais nous pouvons d'ores et déjà affirmer que l'impact des mots dans le discours médiatique et en particulier le rôle de ces marques linguistiques dans une des principales fonctions de ce type de discours, la fonction persuasive, mérite une étude à part entière. Au cours de ces dernières années, plusieurs études ont porté dans le même sens, qu'il s'agisse de l'étude faite sur le vocabulaire de François Mitterrand (Labbé, 1990), sur les mots utilisés dans la presse pour désigner l'immigration (Bonnafous, 1991), ou plus récemment sur les mots employés par J.M. Le Pen (Cuminal et al., 1997), les mots prennent forme dans un discours et doivent être perçus comme des instruments au service de l'homme et de sa nécessité de dialogue:

> *Prendre l'histoire aux mots, non pas en prenant au comptant «ce que disent les hommes», mais en se faisant attentif aux figures que dessine leur circulation.* (J.P.Faye in Bonnafous, 1991: 11)

Quant au choix du quotidien, il semble que les caractéristiques de ce qui est communément appelé un journal de prestige, ne laissent pas de doute sur l'importance que *Le Monde* revêt dans la société française:

> *Ce journal demeure le plus fiable, le plus curieux, le plus exigeant dans ses domaines traditionnels (politique, française ou étrangère, économie) comme dans les secteurs neufs ou plus récents, audi visuels, livres [...] (Guide de la presse,* 1989: 366)

En effet un tel quotidien, comme *The Guardian* en Grande-Bretagne ou *El País* en Espagne (pour ne citer que deux exemples), représente un point de mire où convergent les différentes prises de position intervenant dans le discours social. Il rend compte, ainsi, de la réalité multi-référentielle de tous les jours:

> *(La presse de référence) constitue un sens à partir d'une série d'événements conformément à un processus de formalisation qui in-forme (sélectionne, combine et produit des "effets de réel"), et symbolise (rend communicable, crédible, à travers des effets de discours)* (Imbert, 1988: 27)

Étudier, dans un certain discours médiatique français, les mots les plus fréquents (en comptabilisant leurs occurrences) et ceux qui apparaissent de façon spécifique pour chaque période (par un calcul de probabilité tenant compte à la fois de la totalité de occurrences dans le corpus et dans la période) revient en quelque sorte à redécouvrir un fragment de l'histoire de l'Espagne de ces années-là.

En effet, tous les résultats que nous fournissent les méthodes lexicométriques -fréquences, concordances, spécificités essentiellement-, sont toujours précédés d'un code numérique qui nous permettent de situer chronologiquement les données dans le discours. Lorsque nous étudions les concordances des mots retenus, nous observons dans leur cotexte des désignations qui leur sont propres. Nous faisons appel, alors, au contexte (plus ou moins long en fonction de notre demande) qui nous apporte les données nécessaires pour une analyse discursive qui ne doit jamais dissocier langue, discours et société.

Ainsi, pour les trois périodes étudiées qui recouvrent les années 1969-1985, les mots *ultraspécifiques* que nous obtenons sont des mots qui s'organisent, avant toute chose, autour de la désignation (par les noms propres et les regroupements "idéologiques"). Quant à la présentation qui nous retient ici, nous limiterons notre étude aux désignants sociopolitiques majeurs[2] (personnages politiques essentiellement), à un désignant d'une entité collective sociopolitique commune aux trois périodes, les *Espagnols*, et en guise de conclusion, au désignant de l'altérité par excellence, l'*Espagne*.

3. LES DERNIÈRES ANNÉES DU FRANQUISME: 1969-1985.

En ce qui concerne la première période, les mots qui caractérisent la période et qui arrivent en tête de liste sont: *Carrero*, *Franco* et *prince*. Mais alors que le premier répond à un événement ponctuel ("L'assassinat de l'Amiral Carrero Blanco"), les deux autres sont les références régulières qui témoignent non plus d'un événement particulier mais d'une période particulière. Les deux mots qui se réfèrent aux protagonistes politiques qui ont marqué cette période (*Franco* et *prince*) présentent des aspects de leur caractère contradictoire.

• **Franco**. Les différentes désignations utilisées pour parler de Franco -*le général Franco*, *le Caudillo*, *Franco*- varient en fonction, d'une part, du rôle que le journaliste veut mettre en relief, et d'autre part, du moment historique où se situent les articles: avant ou après la mort de Franco. Alors que l'on retrouve la désignation *général Franco* (64% de son emploi) avant la mort de Franco, 80% de la forme simple *Franco* est employé après la mort de celui-ci. La visée informative de ce glissement d'une désignation à l'autre entre les deux moments historiques relève donc du rôle accordé à Franco. L'entourage lexicologique du syntagme nominal "le général Franco" apporte des informations sur l'intention du journaliste qui inscrit ce syntagme dans des énoncés où apparaissent nettement soit le caractère solennel du pouvoir exercé par Franco soit le caractère dictatorial du personnage, notamment au cours des exécutions des membres de l'ETA, en septembre 1975:

> *Le général Franco n'a pas cédé* (29-09-75, article intitulé "Cinq jeunes condamnés ont été fusillés")

L'autre désignation qui revient constamment au cours de cette période est le mot *Caudillo* (suivi "d'Espagne") qui n'est jamais traduit en français puisque, grâce à l'association implicite Caudillo = militaire / Franco /Espagne que tout lecteur du *Monde* fait, la distanciation politique est assurée à travers l'allusion historique inscrite dans l'apanage verbal que Franco s'était arrogé.

2.- Pour notre étude nous n'avons examiné que les mots qui présentent une signification *pleine*, c'est-à-dire les substantifs, mais il est bon de rappeler que les mots-outils sont ceux qui sont placés en tête de liste.

Quant aux énoncés où l'on trouve la forme simple *Franco*, ils s'articulent autour d'une fonction grammaticale du mot, sa fonction de complément de nom (*la lente agonie de Franco, les obsèques de Franco, la mort de Franco, le testament spirituel de Franco*). Cette simple désignation *Franco* dénude le militaire et rappelle, en même temps, que cet homme politique ne mérite pas que l'on y accole des marques qui permettraient de l'identifier. L'universalisation du nom, devenu synonyme de pouvoir absolu, assure une interprétation sans controverse fondée sur un consensus idéologique entre le journaliste et le lecteur.

Toutes ces désignations convergent vers un mot auquel tout le monde pense, le mot *dictateur*, qui n'est utilisé qu'une fois au cours de la période et il est placé dans un énoncé dont la source provient des pays nordiques. Il est difficile de comprendre la raison de l'absence de cette désignation, qui peut être attribuée soit à la crainte de la censure en Espagne soit à l'obéissance du code déontologique journalistique qui déconseille toute manifestation explicite du journaliste.

Ces désignations ne font, cependant, aucun doute sur la condamnation, par *Le Monde*, de celui qui gouverne l'Espagne au cours de ces années, contraste avec l'autre nature du personnage (*Le Monde* parle de la "double nature" de Franco). En effet, après l'exécution des membres de l'ETA et après la mort de Franco, les journalistes ne peuvent s'empêcher de se demander les raisons qui ont poussé Franco à maintenir l'Espagne à l'écart de la seconde guerre mondiale. Le manque d'un accord politique entre Hitler et Franco semble avoir semé le doute sur les intentions politiques du Caudillo alors que, d'après la dernière bibliographie de Paul Preston sur Franco (1994), il ne s'agissait que d'un désaccord de nature mercantiliste. Le caractère énigmatique et contradictoire de cet homme, du moins tel qu'il ressort à la lecture des articles de cette période, semble être la raison pour laquelle le "vieil homme" (les journalistes insistent beaucoup sur son âge), "froid" et "prudent" aurait choisi comme successeur le *jeune prince Juan Carlos*.

· **Le prince Juan Carlos**. La désignation de Juan Carlos comme successeur de Franco et, par là-même, le retour à la monarchie bourbonienne, oblige les journalistes à se poser de nombreuses questions sur un jeune hommé *désigné* par Franco, inconnu des Espagnols et dont le jeune âge apparaît comme étant le seul espoir d'une ouverture politique.

Deux regroupements s'opèrent autour de deux désignations qui répondent, ici aussi, à des fonctions différentes: *le prince Juan Carlos* et *Juan Carlos*. Alors que 27% des énoncés utilisent le syntagme le *prince Juan Carlos*, 71% préfèrent *Juan Carlos* (les énoncés restants optent pour *Juan Carlos Ier* à la fin de la période), préférant ainsi parler plutôt de l'homme que du rôle officiel qu'il acquiert. Etant donné le vide informationnel qui précède la nomination de Juan Carlos, les journalistes ont dû reprendre le fil conducteur de l'histoire qui relie le passé des deux pays et dont la marche historique, de l'un et de l'autre, semble aller à rebours. Cependant, le caractère officiel de l'information qui se tisse dans le contexte des énoncés où s'inscrit la forme *prince Juan Carlos*, laisse envisager, parfois, un avenir politique incertain. L'apparition de Juan Carlos auprès de Franco dans toutes les cérémonies officielles se traduit au niveau du lexique par une proximité lexicale réitérative. Par le biais des composantes extratextuelles (contexte historique et contexte idéologique), ce processus discursif de la répétition permet de faire le lien entre la quantification et l'analyse lexicale, et déclenche ainsi une réaction de méfiance de la part du lecteur d'un journal démocratique tel que *Le Monde*.

En revanche, dans les contextes, beaucoup plus nombreux, où la forme *Juan Carlos* est employée, deux isotopies se dévoilent, l'une relevant de l'ensemble des valeurs intrinsèques de sa jeunesse (qualités physiques, morales et les activités propres aux jeunes hommes de son rang)

et l'autre, relevant essentiellement de l'ensemble des valeurs connotatives propres au mythe princier (les couleurs associées aux marques de l'aristocratie - "blond", "yeux bleus", "plus britannique que castillan" etc...). Cet homme, jeune, dont on ignore les intentions politiques, reste tout de même le seul espoir d'ouverture d'un régime marqué essentiellement par le caractère vieillot de ses hommes et de ses institutions.

Ce double rapport de Juan Carlos avec le monde, s'inscrit clairement dans les deux exemples qui suivent, l'un datant du début de la période (1969), l'autre de la fin de la période (1975):

> *Juan Carlos et ses conseillers ont donc prouvé à l'occasion de ce premier acte public qu'ils étaient d'habiles politiciens* (25-07-69, article intitulé "Le peuple a montré peu d'intérêt pour les cérémonies officielles").

> *Cette initiative, prise de son propre chef, et malgré les réticiences de plusieurs militaires, correspond en tout cas à l'"autre Juan Carlos", avide de faire [...].* (21-11-75, article intitulé "Accordez-moi six mois...").

À l'autre bout de la chaîne sociopolitique, nous avons voulu examiner le comportement de la forme lexicale *Espagnol(s)*, qui bien que n'étant pas une spécificité de la période, fait partie du vocabulaire de base en se plaçant à la tête de celui-ci. Afin de compléter la démarche de notre recherche, nous avons retenu parmi les spécificités de la période le terme générique désignant les Espagnols, le *peuple*. En effet, dans cette étude qui prétend dégager une certaine représentation collective de l'Espagne, il nous a semblé primordial d'analyser les réseaux que ce désignant majeur de l'altérité attire à sa droite et à sa gauche.

· **Les Espagnols**.La première observation faite à propos de la répartition de cette forme lexicale réside dans le fait que 28% des occurrences se concentrent au cours de la première période, contre 55% au cours de la deuxième et 15% au cours de la troisième. Il semble donc que la presse française s'est davantage intéressée, au cours de cette période, aux aspects politiques plutôt qu'aux aspects sociologiques, ce qui pourrait se justifier, tout comme l'a affirmé l'historien britannique Paul Preston (1986), par le fait que "le triomphe de la démocratie" commence donc déjà en 1969. Nous constatons, cependant, à la lecture détaillée des contextes de cette forme qu'une isotopie se dégage, celle de la pathologie mentale à travers toutes les phases dont souffre un pyschopathe. La surprise provoquée par l'assassinat de Carrero Blanco plonge, d'un côté, les *Espagnols* dans une sentiment de peur et d'angoisse par rapport à leur avenir, sentiment qui les paralyse dans un état de léthargie et, de l'autre, dans un sentiment de haine lorsque les pays démocratiques voisins ont crié leur indignation au moment de l'exécution des membres de l'ETA. Les *Espagnols* qui n'acceptent pas que l'on se mêle de leurs affaires semblent, alors, passer à une phase active, violente, que *Le Monde* explique par leur passé génétique:

> *L'Espagnol a du sang arabe. Là où il est né il n'y a pas de nuance intermédiaire entre le soleil et l'ombre; il méprise la prudence, le calcul, les demi-mesures, les faux-semblants* (3-10-75, article intitulé "Il y a toujours des Pyrénées").

Quant à l'examen des contextes du mot *peuple*, l'autre désignation se référant aux Espagnols, il révèle deux attitudes antinomiques, l'une traduisant une certaine passivité du peuple espagnol face aux différentes manifestations du pouvoir et, de l'autre, une certaines activité située, celleci, dans le passé marqué par les différentes guerres (contre les invasions étrangères et contre l'ennemi interne). Ce dernier aspect provoque tous les respects du journal républicain alors que les *Espagnols* laissent l'étranger plutôt sceptique:

C'est l'admiration que l'on ne peut manquer d'éprouver pour ce peuple si racé, si fier, si acharné au travail, si durement et si souvent marqué par le malheur (3-10-75, article intitulé "Il y a toujours des Pyrénées").

Mais, si l'on peut demander à nos compatriotes un effort pour comprendre ces Espagnols qu'ils s'étonnent aujourd'hui, après tant d'étés passés sur la Costa Brava, de si mal connaître (ibidem).

Grâce à l'étude contextuelle de ces trois désignants sociopolitiques au cours des années 1969 et 1975, nous pouvons conclure à une constante référentielle fondée sur des aspects à la fois dépréciatifs et méloratifs de leur caractère, voire sur un dédoublement de leur personnalité. En effet, les hommes qui *font* l'Espagne franquiste semblent se débattre constamment contre tout ce qui empêcherait, les uns, de garantir leur pouvoir et, les autres, de s'affirmer en tant que nation. Face à la sauvegarde du régime préparée par *Franco* et face au léger espoir qui émane de l'âge de *Juan Carlos*, les *Espagnols* attendent, ballotés entre la crainte de l'avenir et l'indifférence que suscite la nouvelle monarchie qui s'instaure en Espagne.

4. LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA MONARCHIE ET LA TRANSITION DÉMOCRATIQUE: 1975-1982.

En tête de liste des spécificités de la deuxième période, nous retrouvons en premier lieu un désignant de la catégorie des noms propres *Suarez*, qui permet d'identifier l'homme qui gouverne à côté de Juan Carlos, et en deuxième lieu la forme lexicale *roi (Juan Carlos)*, imposée par la nature événementielle de cette période et dont nous allons suivre l'évolution à travers les *informations contextuelles* que ladite forme transporte à sa droite et à sa gauche sur l'axe syntagmatique.

• **Suarez**. La présence, dans l'index des spécificités, de *M. Suarez* (désignation indiquant l'appartenance au monde *civil* du nouveau premier ministre, face aux nombreuses désignations militaires qui caractérisaient la première période), apporte certes une nouvelle dimension politique concernant l'Espagne, mais ce n'est que par le biais d'une lecture globale discursive que nous en saurons davantage sur cet homme nommé par le roi et inconnu de la plus grande partie des Espagnols.

Deux regroupements surgissent au fil des événements: l'un, formé par tous les items se rapportant au personnage politique, l'autre formé par tous les items se rapportant aux différents signes d'identité pouvant intéresser un public avide de nouveautés (signes particuliers, affinités politiques, poste à occuper et fonctions à assumer). Alors que les premiers items ont en commun le sème du doute et de la surprise (passé politique et surprotection du roi), les deuxièmes sont porteurs du sème du dynanisme inhérent à l'âge du nouveau président du gouvernement et à son habileté pour essayer de moderniser le pays:

M. Suarez [...] semble appelé à servir d'instrument aux plus hautes instances plutôt que d'incarner le président à la fois souple, froid et autoritaire, dont l'Espagne a besoin (6-07-76, article intitulé "M.Adolfo Suarez Gonzalez. De la phalange aux réformes").

M.Suarez a déployé ses talents sur un autre terrain: celui du nationalsime catalan (28-02-79, article intitulé "L'Espagne désenchantée. La stratégie de l'araignée").

Les fidèles de M. Suarez accusent, de leur côté, les conservateurs de vouloir torpiller des projets de loi "progressistes" du dernier gouvernement -à commencer par les textes sur le divorce

et sur l'enseignement (3-02-81, article intitulé "La crise ouverte par la démission de M.Suarez illustre la profonde division de son parti").

De 1976 à 1981 l'entourage lexicologique de la forme lexicale *Suarez* (qui imprima donc le discours d'une double lecture fondée sur l'ancien et sur le nouveau) est, cependant, imprégné d'un trait sémique constant, celui de la surprise (surprise provoquée par la nomination, par la nature des réformes adoptées et par la démission).

Les journalistes scrutent, certes, l'horizon politique espagnol qui a du mal à se définir, et ils continuent d'observer Juan Carlos qui lui, est une constante de l'échiquier politique dont il nous a semblé intéressant de suivre l'évolution de l'image dans un journal républicain.

· **Le roi Juan Carlos**. La nature événementielle de cette période uniformise la désignation de Juan Carlos à travers la forme lexicale *roi*, mais aussi *Juan Carlos* qui n'est pas forcément employée de façon corollaire avec *roi*. Quant aux substituts désignationnels *-souverain* et *Juan Carlos Ier-*, ils font partie de l'index des spécificités. L'analyse des énoncés qui contiennent ces formes lexicales nous restitue deux macro-questions à partir desquelles tout le discours médiatique constelle: *qui est-il* et *que fait-il*?

Au cours des années 1969-1975, le jeune prince nommé par Franco a suscité le regard des observateurs étrangers mais il faut attendre les années 1975 et 1976 pour que ce regard soit attentivement posé sur lui et sur son entourage immédiat. Une première constation s'impose après la mort de Franco et qui repose sur une entente idéologique entre le lecteur et le journaliste. En effet au cours des premières années qui suivirent la mort du dictateur, *Juan Carlos* coexiste soit avec des amitiés jugées dangereuses pour l'éventuel rétablissement de la démocratie en Espagne, *l'armée*, *Arias Navarro*, les *ultras*, soit les désignants substitutifs sont formés à partir de la forme *Franco* (*l'héritier de Franco*, *le successeur du général Franco*). La famille historico-politique dont il doit assurer la survie ne semble donc pas le laisser agir seul; toujours est-il que ses preuves restent à faire, face à l'observateur étranger et face à ses concitoyens espagnols.

La deuxième macro-question surgit des items lexicaux dont le sème commun est l'oralité; nous sommes dans le domaine du *dire*, en rupture apparente avec le passé et de nature à plaire aux nouveaux démocrates:

> *[...] Le jeune roi a osé dire aux "députés" nommés par Franco que sa légitimité était fondée au moins [...] plus sur le mandat du peuple et la tradition dynastique que sur l'héritage du régime* (25-11-75, article intitulé "Le changement est amorcé par le discours de Juan Carlos Ier").

Ces deux mouvements dynamiques adressés à des secteurs opposés de la politique espagnole, sont minutieusement analysés par la société civile qui verra ses doutes s'estomper le 23 février 1981. En effet le vocabulaire coexistant avec la forme lexicale *Juan Carlos* ne contient plus que des valeurs positives et la double nature de celui qui, depuis 1975, se débattait pour paraître crédible aux yeux de tous les démocrates, laisse place en 1981 à un autre désignant majeur, les *Espagnols* dont le rôle politique fut décisif au cours de ces années, puisqu'ils furent appelés aux urnes plusieurs fois.

· **Les Espagnols**. Deux regroupements descriptifs se dessinent à la lecture des énoncés où s'inscrit la forme *Espagnols* Nous avons, d'un côté, l'Espagnol mystique, ce voisin du Sud, toujours contemplatif, individuel, passif mais noble et fier à la fois. Tous ces éléments qui pourraient apparaître comme étant des éléments négatifs marquent la différence:

[...] Prisonniers d'une société sclérosée, ils avaient fait du "non-agir" une valeur. Comment y renoncer en quelques années? Certains d'entre eux affirment encore que la fameuse paresse espagnole ou prétendue telle, version péjorative de l'esprit de contemplation, est un héritage des Arabes (1 et 2-02-81, article intitulé "Les nouveaux Espagnols. Vaccinés contre l'épopée").

Face à cet Espagnol prisonnier de son passé, un héros *-Federico Sanchez-* rappelle qu'il n'en a pas toujours été ainsi, qu'il n'a pas toujours attendu une réponse du ciel mais qu'il a su se battre, lui aussi, pour conserver sa liberté. *Le Monde* fait appel à un écrivain espagnol "engagé", Jorge Semprun, qui sert d'observateur politique et de sociologue pour représenter, à la fois, l'Espagnol "authentique", celui qui ne cessa de lutter dans la clandestinité, celui qui "avait les yeux de García Lorca" et que *Le Monde* semble parfois regretter, et pour représenter le nouvel *Espagnol*, celui qui, entre 1975 et 1981, se montra si exemplaire dans les moments politiques délicats que l'Espagne a traversés. Au cours de ce parcours sociologique, *Le Monde* a recours fréquemmment à des citations d'hommes célèbres espagnols (souvent inconnus des Français), mais dont l'objectif -légitimité du discours- s'avère très habituel dans la presse de référence dominante:

Mais le consensus a tout de même été une tentative exceptionnelle pour surmonter cette incapacité au dialogue que les Espagnols se reprochent à eux-mêmes (3-02-81, article intitulé "Les nouveaux Espagnols. L'intolérance, ce démon familier").

Le philosophe libertaire Fernando Savater invite les Français à abandonner tout romantisme à propos de ses compatriotes, dont il dit qu'ils sont "excessivement patients, raisonnables et pragamatiques (ibidem).

Les événements qui ont eu lieu entre 1975 et 1981 ont certes répondu aux questions que tout le monde se posait au cours de la première période, mais nous pouvons affirmer que la dichotomie interne qui transparaissait au travers de l'étude lexicologique, persiste la deuxième période durant, et elle est fondée cette fois-ci sur l'axe présent/passé. La confrontation n'est plus constante comme nous avions vu jusqu'à présent; elle tient à la dure épreuve qu'implique le passage de la jeunesse à l'âge adulte. En effet, qu'il s'agisse d'Adolfo Suarez, du roi Juan Carlos ou des Espagnols, ils sont tous passés d'une jeunesse marquée par un passé rigide à un acte de maturité sans controverse. La démisssion de *Suarez*, l'allocution de *Juan Carlos* dans la nuit du 23 février et la modération des *Espagnol*s confirment que leur rôle sur la scène politique espagnole a été bien assimilé et que, dorénavant, les acteurs ne devraient plus regarder que dans une seule direction.

5. LES PREMIÈRES ANNÉES SOCIALISTES: 1982-1985.

L'arrivée à la tête du gouvernement espagnol de Felipe Gonzalez entraîne une concentration des occurrences au cours de cette troisième période et en fait une ultraspécificité *-Gonzalez-* dont nous allons étudier les cotextes.

· **Gonzalez**. L'entourage lexicologique de cette forme nous révèle, pour la première fois (en ce qui concerne les formes que nous avons observées ici), une homogénéité quant à la description qui est faite de l'homme politique, de son projet et de son parti. En effet, tous les éléments intervenant dans l'analyse discursive des énoncés comprenant la forme lexicale *Gonzalez*, renvoient une image rassurante qui émane de l'étude du paradigme du "dire" que forment tous les verbes se trouvant à ses côtés (ou ses intentions politiques), ainsi que des adjectifs présents dans l'univers lexical de *Gonzalez*. Contrairement à ceux que nous avions trouvés

à propos des hommes qui le précédèrent, les adjectifs accolés à l'homme, à son projet et à son parti "parlent" peu, ils restent dans le flou. Serait-ce là un stratagème, parmi ceux qu'utilise l'énonciation journalistique (notamment la citation), qui consiste, comme c'est le cas dans l'ensemble des énoncés étudiés, à se retrancher derrière l'homme politique permettant ainsi "au locuteur de porter des jugements évaluatifs tout en restant dans un relatif anonymat" (Kerbrat-Orecchioni, 1980: 115):

> *L'homme est plus fatigué [...], soucieux, [...], raisonnable, [...], tranquille, [...]. Son discours plus éthique que politique, [...], plus musclé [...]* (adjectifs extraits de différents articles situés avant et après les élections du 25-10-82.)

Pourtant, au lendemain des élections, le titre de l'éditorial "la victoire en tremblant" suscite un certain malaise provoqué par le paradoxe qui découle des deux mots juxtaposés. L'observateur étranger n'est pas encore trop sûr de la réaction de la droite et de la solidité de la démocratie. Bien qu'il n'y ait, cependant, aucun doute sur la progressive normalisation de la vie politique espagnole le regard porté par le journaliste français ne reste pas moins vigilant en ce qui concerne les mouvements des autres secteurs politiques, en particulier la *droite* qui, pour *Le Monde*, renvoie à un seul référent, sans distinction (si ce n'est par les actes) entre la *droite* et *l'extrême droite*.

Quant à ceux qui ont rendu possible la victoire des socialistes, les Espagnols, auraient-ils, par leur vote, oublié leur moi contemplatif et leur passé agité?

• **Les Espagnols**. C'est, en effet, au cours de cette période que tous les éléments qui intervenaient dans la description dichotomique de ce désignant majeur, convergent vers une certaine unicité référentielle. Les deux années qui délimitent cette période sont marquées par deux macro-événements qui, par leur nature, symbolisent deux bouleversements, l'un politique - la victoire du PSOE, l'autre économique- l'adhésion de l'Espagne à la CEE.

Au cours des mois qui précédèrent les élections générales, les *Espagnols* qui vivent encore sous les retombées de la tentative du coup d'état, craignent pour leur avenir. Dans tous les énoncés que nous avons retenus, les *Espagnols* semblent à nouveau être exclus du monde réel qui les entoure, mais cette fois-ci la nouveauté réside dans la compréhension que les journalistes manifestent à leur égard étant donné la tournure politique de certains événements:

> *C'est que les Espagnols sont blasés et que chaque jour, ou presque, apporte un motif d'inquiétude, en tout cas de perplexité* (26-10-82, article intitulé "Espagne: des élections sous la menace. La conspiration permanente").

La victoire du PSOE, le 28 octobre 1982, est la preuve irréfutable du passage à la maturité politique acquise par les Espagnols, que *Le Monde* salue comme étant presque un acte héroïque (étant donné les menaces de nouveau putsch qui sévissaient au cours des mois précédents). Ce n'est qu'après le résultat des élections que les formes *démocratie* et *consolider* sont utilisées de façon plus spécifique, *Le Monde* laissant d'ailleurs la parole aux représentants de la vie politique espagnole (50% des énoncés où sont inscrits ces deux formes sont des citations), et à côté desquels les *Espagnols* ont courageusement pris le destin en main:

> *Sept ans après la mort, cinq ans après le rétablissement de la démocratie, l'Espagne prend le risque -plus vite que l'on ne l'auratit cru- de pratiquer l'alternance* (30-10-82, article intitulé "La victoire en tremblant").

Quant à l'adhésion de l'Espagne à la CEE (preuve irréfutable d'un passé révolu), elle signifie pour la France et les Français l'acceptation d'un nouveau membre dont ils vont examiner le com-

portement. C'est la raison pour laquelle, ce n'est qu'après la signature de l'adhésion, le 12 juin 1985, que l'on retrouve dans le cotexte de la forme *Espagnols*, les formes *Français(es)* et/ou *France*. Cette proximité lexicale laisse entrevoir, d'un côté, certaines frictions économiques et politiques entre les deux pays et, de l'autre, une sorte d'incompréhension mutuelle que les journalistes du *Monde* tentent d'effacer en s'attribuant le rôle de médiateur "socioculturel" entre les pays (et s'autoculpabiliser souvent -en tant que Français- de n'avoir pas su intervenir lorsqu'il le fallait):

> *Pour la grande majorité des Français, l'Espagne est un pays ami, très attrayant du point de vue touristique, plutôt agréable bien qu'il apparaisse aujourd'hui comme un concurrent de la France au sein de la Communauté européenne.*
>
> *En revanche, la plupart des Espagnols sont carrément irrités par le complexe de supériorité des Français. Ils n'aiment guère la France* (13-06-85, article intitulé, "Il y a encore des Pyrénées").

Ces deux macro-actes qui semblent être la récompense des deux périodes antérieures, normalisèrent, d'une part, la vie des Espagnols et calmèrent, de l'autre, les soubresauts de l'*Espagne*, référent unique ou "désignateur rigide" (Molino 1982: 16) de notre recherche. En tant que tel, il arrive en tête de liste des "mots-pleins" en ce qui concerne le nombre d'occurrences du corpus et par sa fonction de désignant majeur référentiel, il est le mot-maître de notre étude. Cependant, sa forme n'est considérée spécifique qu'au cours de la troisième période; ainsi l'étude de son environnement lexicologique nous permettra-t-elle de définir le mot-thème *Espagne* et de découvrir les différentes acceptions qui s'y rattachent.

· **L'Espagne**. Comme nous venons de le signaler, la troisième période sert de transition entre le passé et l'avenir de ce pays. L'étude des traits réitératifs qui surgissent à la lecture des énoncés contenant la forme *Espagne*, nous restitue deux regroupements thématiques établis en fonction de la réitération lexicale de certaines formes; nous obtenons un premier regroupement qui s'organise autour du personnage de *Franco* (dont la mort sert de repère historique pour mieux comprendre ce qui se passe dans la nouvelle société espagnole), mais aussi autour du segment *deux Espagne*.

L'ensemble des énoncés faisant allusion directement à *Franco* représente encore, entre 1982 et 1985, 9% des énoncés. Dans tous les cas nous remarquons que le substantif *Espagne* est en position sujet, contrôlant ainsi son destin (les verbes s'y rattachant dénotent essentiellement un "faire", contrairement à la première et à la deuxième période cours où elle n'intervenait pas dans le déroulement de la vie politique et économique de son pays:

> *En franchissant les Pyrénées et en entrant dans l'Europe, l'Espagne relègue définitivement au placard le fantôme de Franco* (14-06-85, article intitulé "Refermer le tombeau du Cid").

Quant au suremploi du biforme *deux Espagne*, il représente 7% de son emploi au cours de cette période, contre 2% au cours de la première période, et 1% au cours de la deuxième. De l'analyse globale des énoncés et par un effet de voisinage lexicologique, nous concluons qu'il s'agit là d'un rappel politico-social dont *Le Monde* semble attribuer la responsabilité à la droite traditonnelle:

> *Les rumeurs de putsch militaire continuent, en effet, de dominer la campagne élecctorale et accentuent la bipolarisation de la vie politique, faisant renaître ainsi le spectre de "deux Espagne"* (26-10-82, article intitulé "Espagne: des élections sous la menace. La conspiration permanente").
>
> *[...] hier encore ennemis acharnés, peuvent désormais débattre sans en découdre de celui qui personnifia, penant quarante ans la coupure entre les "deux Espagne"* (20-11-85, article intitulé "L'Espagne réconciliée").

L'emprunt lexical matérialisé par les guillemets, et qui renvoie à un référent unique, a pour but de faire converger tous les regards vers une seule Espagne, la nouvelle, celle qui se construit sur les vicissitudes des hommes qui ont marqué les étapes antérieures. Ce rappel au "déjà su" fondé notamment, comme nous venons de le souligner, sur la bipartition de la société espagnole, a permis la construction d'une réalité à venir, en assurant, grâce à l'apport d'éléments nouveaux, la loi d'informativité que tout discours journalistique exige.

Le deuxième regroupement est déterminée, cette fois-ci, par la fonction sémantique de l'*inclusion* qui devient le trait distinctif de la *nouvelle Espagne*. En effet, la forme *Espagne* qui remplit dans 16% des énoncés la fonction de complément de nom, est reliée au terme de base par la préposition *de*: *l'appartenance de l'Espagne au pacte atlantique, l'intégration de l'Espagne dans l'organisation militaire du pacte atlantique, l'adhésion de l'Espagne à la CEE, l'entrée de l'Espagne dans la CEE.* L'OTAN et la CEE, mots-clés accompagnateurs de la nouvelle Espagne, deviennent ainsi les sigles de la modernité contribuant à la normalisation politique et sociale du pays, mais aussi et surtout à partir de 1985 à sa normalisation économique.

Bien que la nouvelle Espagne qui voit le jour ait été confrontée sans cesse à l'autre Espagne, l'Espagne obscurantiste, celle qu'incarnaient le *Caudillo*, le *prince Juan Carlos*, *Adolfo Suarez*, le protégé du roi, *le roi* lui-même jusqu'au 23 février 1981 et les *Espagnols* d'autrefois, elle a su présenter au monde les côtés positifs de sa facette cachée. Le mot-bilan de notre étude, *Espagne*, englobe à lui tout seul tous les aspects stéréotypés que l'on a découverts dans l'entourage lexicologique de ses acteurs qui ont construit l'Espagne et à partir desquels *Le Monde* a construit son discours.

6. CONCLUSION.

Ce rapide exposé sur les formes lexicales désignant les acteurs de la vie politique et sociale de l'Espagne, nous permet de tirer des conclusions partielles sur le fonctionnement du discours journalistique et sur la *construction du sens*. Outre les ancrages lexicaux proprement dits, nous pouvons affirmer que le discours du *Monde* s'organise autour d'une macro-structure binaire qui a le mérite de n'être perçue comme telle qu'à la lecture globale des énoncés. Cette macro-structure binaire se construit sur une dichotomie descriptive qui tend à s'homogénéiser à partir de 1982.

Telle est la représentation globale que les locuteurs véhiculent dans leur discours et qui se traduit dans l'ensemble du corpus par *deux images* fondées, au cours des années 69-75, sur un conflit interne des personnages et, au cours des années 75-82, sur un conflit générationnel. Dans les années 82-85, ce conflit ne se maintient que dans l'entourage lexicologique de la forme *Espagne* (du moins en ce qui concerne l'étude présentée ici), et il faut attendre le 20 novembre 1985 pour que l'on puisse lire l'article l' "Espagne réconciliée", dernier titre de notre corpus.

Dans le discours médiatique dont nous avons étudié certains aspects, le lecteur (en tant que groupe social) reconstruit donc, à partir de la structure sémantique du discours, une représentation de l'Espagne. Celle-ci est mise en place par les connaissances que le lecteur a traditionnellement du pays et qui se transforment, grâce à la construction de lecture et à la coopération interprétative entre le texte et le lecteur (Eco, 1979) en un stéréotype servant à la fonction persuasive de la presse.

Ces connaissances partagées sur l'Espagne prennent racine dans la fracture politique de la guerre civile (le mot *guerre* est un mot spécifique de la première période) qui a créé, à partir du

nom propre *Espagne* et *Espagnols*, une constellation d'attributs, regroupés sous le nom de *stéréotypes ethniques* (Amossy et Herschberg Pierrot, 1997). De cette série d'attributs fondée sur la réitération des deux images naît le mythe, qui n'est autre que la "dialectique des contraires qui semble constituer une autre de ses spécificités majeures: polymorphe, le mythe est également ambivalent" (Girardet, 1986: 15-16).

Ainsi, le journal *Le Monde* n'a pu se passer des articulations symboliques pour représenter l'Espagne; la formulation du discours journalistique apparaît comme étant la manifestation textuelle d'un modèle partagé par le groupe social (ou modèle cognitif), modèle que le lecteur potentiel doit retrouver pour pouvoir tisser l'information générale et faire progresser, aussi, l'histoire des mentalités collectives.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.

AMOSSY, R. et HERSCHBERG PIERROT, A. (1997) *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan Université.

BONNAFOUS, S. (1991) *L'Immigration prise aux mots*, Paris, Editions Kimé.

CUMINAL,I., SOUCHARD, M., WAHNICH, S., et WATHIER, V. (1997) *Le Pen, les mots. Analyse d'un discours d'extrême droite*, Paris, Le Monde Editions.

ECO, U. (1979) *Lector in fabula*, Paris, Livre de poche 4159.

FERNANDEZ, L. (1998) *L'Espagne à la Une du Monde*, Paris, L'Harmattan.

GIRARDET, R. (1986) *Mythes et mythologies politiques*, Paris, Ed. du Seuil.

GUIDE DE LA PRESSE (1989) Paris, Office Universitaire de Presse.

IMBERT, G. (1988) Le discours du journal. A propos de "El País", Paris, Editions du CNRS.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980) *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, A.Colin.

LABBE, D. (1990) *Le vocabulaire de François Mitterrand*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques.

LEBART,L. et SALEM, A. (1988) *Analyse statistique des données textuelles,* Paris, Dunod.

MAINGUENEAU, D. (1991) *L'Analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette Supérieur.

MOLINO, J. (1982) "Le nom propre dans la langue", *Langages*, 66, Paris, Larousse.